

**françois
nourissier**

*les chiens
à fouetter*

**sur quelques maux de la société
littéraire et sur les jeunes gens
qui s'apprêtent à en souffrir**

le dilettante

Extrait de la publication

Les Chiens à fouetter

DU MÊME AUTEUR

Romans

- L'Eau grise*, Plon, 1951.
Les Orphelins d'Auteuil, Plon, 1956.
Le Corps de Diane, Julliard, 1957.
Bleu comme la nuit, Grasset, 1958.
Une histoire française, Guilde du Livre, 1965.
Le Maître de maison, Grasset, 1968.
La Crève, Grasset, 1970.
Allemande, Grasset, 1973.
L'Empire des nuages, Grasset, 1981.
La Fête des pères, Grasset, 1985.
En avant, calme et droit, Grasset, 1987.
Le Gardien des ruines, Grasset, 1992.
Le Bar de l'escadrille, Grasset, 1997.
Armistice dans la guerre aux femmes, Grasset, 1998.
À défaut de génie, Gallimard, 2000.
Prince des berlingots, Gallimard, 2003.
La Maison Mélancolie, Gallimard, 2005.
Eau-de-feu, Gallimard, 2008.

Libelles

- Portrait d'un indifférent*, « Libelles », Fasquelle, 1957.
Lettre ouverte à Jacques Chirac, Albin Michel, 1977.

*On trouvera à la fin du présent volume
la suite des œuvres de l'auteur.*

François Nourissier

Les Chiens à fouetter

sur quelques maux de la société
littéraire et sur les jeunes gens
qui s'apprêtent à en souffrir

le dilettante

19, rue Racine
Paris 6^e

Les Chiens à fouetter a paru pour la première fois
aux éditions René Julliard en 1956.

© le dilettante, 2009
ISBN 978-2-84263-308-0

*À René Julliard,
puisque le goût, dans cette histoire,
s'appelle humour.*

Une partie de cet essai a paru, sous la signature d'Albéric Norrit, dans La Parisienne de septembre 1956. Le présent texte a été abrégé ici, complété ailleurs, modifié souvent. Il s'agissait de panser certaines blessures, d'en envenimer d'autres et de passer de l'escarmouche mensuelle à la (relative) sérénité d'un livre.

F. N.

I

Lettre d'un jeune homme à l'écrivain qu'il admire

Tours, le 1^{er} juillet 1956.

Monsieur,

Connaissez-vous Tours ? Si vous ne connaissez pas Tours je désespère à l'avance de parvenir à vous expliquer les choses. Remarquez bien : Tours ou Poitiers, Auxerre ou Avignon, la ville ne fait rien à l'affaire. Il y faut 60 000 habitants, peu d'industries locales (ou bien des petits-beurre, une chocolaterie...), une cathédrale qu'on appelle l'« abbatiale », deux avenues où marchent lentement, le soir, les filles qui se tiennent par le bras, une préfecture, un jardin, un

cinéma honoré parfois d'une « première mondiale », un collège de pères (je l'ai quitté assez vite pour le lycée), un fleuve paresseux, un stade-construit-en-1936 où vont, le samedi, les garçons qui effrayaient mes quatorze ans avec leur peau blanche, leurs muscles durs et l'habitude de se raser à l'âge où l'on me surnommait encore Peau-de-pêche. J'oubliais la campagne. Elle est aux portes des faubourgs. Ses tombereaux et ses tracteurs déferlent parfois jusqu'au cœur de la ville. Un quart d'heure de bicyclette vous mène au plus plat de cet ennui végétal. Rien ne peut donner, de l'ennui, l'idée qu'on s'en fait à la campagne les après-midi d'été. C'est alors dimanche, en août, et le temps s'arrête. On traverse des villages où les garçons vêtus de noir, avec une tête rouge qui émerge du col, vous regardent passer. Je reviendrai sur les étés. Ils sont un peu à l'origine de cette lettre.

D'une certaine façon, je connais ma chance. Tours n'est pas une mauvaise ville. On sait que la Loire y est blonde et assez douce les soirs de juin. Il y a l'avenue

de Grammont, les quartiers en ruine qui ont toujours un air insolite, presque un air de fête, les jeunes filles – et les fameux étés. (Non. N'abandonnez pas encore votre lecture; nous ne sommes pas « en dehors du sujet » autant qu'il n'y paraît.)

J'ai vingt ans. Mon père est mort et je suis fils unique. J'ai envie d'ajouter : « évidemment ». Il me paraît inconcevable qu'on puisse avoir un père, des frères, des sœurs. Les mères me paraissent être faites pour être veuves par une loi inexorable des choses. Je n'ai jamais connu que des veuves; la province en recèle des quantités innombrables. Mes tantes ont toujours fait leur correspondance sur du papier finement bordé de noir, comme si le peuple féminin tout entier portait pendant mon enfance le deuil de l'homme. J'ai découvert plus tard que les choses n'étaient pas si simples.

Vos livres : je devrais en parler, n'est-ce pas? Si je ne le fais pas, ce n'est pas timidité. Ils ont en quelque sorte pour moi rempli leur office, et quoi que vous écriviez à l'avenir aucun livre de vous n'aura plus le pouvoir

qu'ont eu vos romans sur mon adolescence. Pas une ligne de vous qu'à quinze ans je n'eusse lue; pas une édition limitée que je n'eusse achetée ou empruntée à long terme. Pendant trois ou quatre années j'ai entretenu avec vous ces rapports de passion, de curiosité, de fanatisme, dont vous n'avez rien su. Aujourd'hui si je vous parle de moi sans pudeur, c'est que j'ai l'impression d'avoir payé à l'avance, depuis longtemps et délicieusement cher, le droit de vous importuner.

C'est vrai que j'attends de vous une réponse. Mais je ne sais pas au juste à quelle question. C'est vous qui avez écrit que « comment » est la question de la jeunesse. Elle suppose déjà des esprits déterminés, qui ont choisi leur but. Je n'en suis encore qu'aux hésitations qui précèdent le départ. *Faut-il*, oui ou non? Faut-il quoi? Écrire des livres, tenter la chance? Oui, si l'on veut, à peu près. C'est cela, mais c'est bien autre chose encore. « Vivre dangereusement », d'où vient ce slogan? De l'Italie de Mussolini, il me semble. Comme il m'a fait rêver! J'ajoutais d'autres adverbes : gravement,

follement, beaucoup. Il est étrange que ces mots d'appétit ou de colère n'aient jamais embelli pour moi qu'une intention, qu'un espoir : ces livres à écrire dont je ne sais encore ce qu'ils seront, dont il me semble qu'ils pourraient être signés de tous les noms que j'admire aussi bien que du mien, mais que je porte, à coup sûr, avec un étonnement presque désolé. C'est qu'il serait tellement plus simple d'être sociable, ambitieux, raisonnable ; de reprendre à mon compte les modestes intentions qui furent, me répète-t-on, celles de mon père. Il était commandant lorsqu'il est mort. Tours fut sa dernière garnison et ma mère s'y fixa. La pension de veuve fut d'un lieutenant-colonel. J'ai donc pour père un lieutenant-colonel à titre posthume ; de même que lui reçut la Légion d'honneur six mois après sa mort...

Aller vous voir ? Encore fallait-il connaître votre adresse. On me conseilla de la demander à votre éditeur mais la démarche me parut incertaine. Je fus tiré d'embarras par le *Bottin mondain*. J'ignorais jusqu'à l'existence d'un volume de cette sorte, que

je découvris chez un ami. Son père est chirurgien à Tours. On respire chez lui un air d'Angleterre, associé pour moi depuis l'adolescence à tout ce qui est luxueux et rare. J'ai appris dans cette maison, sinon à m'habiller, à parler, à me taire, au moins que les vêtements, les paroles, les silences font partie de la civilisation. Cette découverte du *Bottin mondain*, à quoi pourrais-je la comparer, sinon à ma surprise un peu honteuse la première fois que je vis un de mes camarades de lycée, au tennis, baiser la main d'une dame. Du même coup il me semblait découvrir le chemin d'une contrée interdite et me voir notifier l'interdiction d'y pénétrer. La jolie demeure de mon ami Alain était un « HP » et sa mère, dont la voix placée quelque part du côté du front m'affolait, était « née Sybil Pilet-Cavaignac ». C'était trop pour une seule exploration. Je feuilletai néanmoins le gros livre coupable et précieux et je sentis le feu me monter aux joues. Je me jetai sur les deux ou trois noms que je pouvais espérer trouver là; en vain; seul le vôtre m'apparut, entre un comte

de Mondragon et un Cyrille Mondu, et ce fut comme si les rêveries secrètes de ma jeunesse se réconciliaient avec ce sentiment nouveau, fait d'oppression et d'envie et visiblement voué à l'âge mûr. Une fois de plus ce qui vous entourait me parut fait d'un métal assez dur. Ce titre, cet orgueilleux oubli de la mention « homme de lettres », l'absence de tout détail qui permît d'imaginer le décor de votre vie : je reconnaissais bien votre style. Dieu me pardonne, je dus avoir l'air de recopier à la dérobee l'adresse d'une maison louche.

J'étais à cette époque – il y a deux ans de cela – d'une timidité malade. Pourtant le projet d'aller sonner à votre porte ne m'effrayait pas. Il y a ainsi dans la jeunesse d'un garçon trois ou quatre démarches incongrues, inimaginables, qu'il accomplit le plus naturellement du monde, assuré qu'il est de poser dans sa vie un jalon nécessaire. Avoir à seize ans une crise religieuse et se confesser pour la première fois depuis trois années ; entrer dans une librairie et demander avec une abominable assurance l'ouvrage

bien connu du Dr Carnot; faire irruption à dix heures du soir chez la jeune fille que l'on aime secrètement depuis six mois, alors que l'on s'attend à tomber sur un père en pantoufles dont on contempera stupidement les poils qui lui poussent dans le nez : ce sont là de ces aventures irrémédiables au nombre desquelles j'inscrivais déjà « la visite au grand écrivain ».

Je fus détourné de mon propos par ma première aventure de jeune homme. C'était une fille de première supérieure qui préparait Sèvres. Pour elle j'appris à me laver scrupuleusement, à porter des cheveux courts et à mentir à ma mère. Ce bonheur, qui parut un moment me détourner de la littérature, m'y ramena le plus naturellement du monde. Anne me fit lire Lautréamont et Michaux, que j'ignorais. Montherlant, Gide, Malraux lui-même : cela lui paraissait un peu banlieusard. Par contre nous découvrîmes Proust ensemble et avec une égale passion. Ce fut un printemps tout brûlant de lectures et de secrets. La fièvre des examens se confondait avec celle des premiers plaisirs. Nous fûmes

CE 264^e TITRE DU DILETTANTE
A ÉTÉ ACHEVÉ D'IMPRIMER
À 2 999 EXEMPLAIRES
LE 2 JUIN 2009 PAR L'IMPRIMERIE
FLOCH À MAYENNE (MAYENNE).

DÉPÔT LÉGAL : 2^e TRIMESTRE 2009
(74003)
Imprimé en France

